

Au royaume des cartons

Il est 20 h, il fait nuit depuis deux heures, Denise Mbuyambo et moi nous dirigeons vers Bakanja un centre d'accueil pour les enfants de la rue. La ville est presque déserte, insécurité oblige. Nous arrivons à proximité de la maison Bakanja, et les cris des enfants indiquent que nous sommes au bon endroit. Le portail est encore ouvert et nous distinguons au fond de la cour des petits feux un peu partout. Godé et Mabika entrent avec nous, un carton coincé sous le bras. Mabika tient dans sa main un petit poisson et Gode quelques tomates et un petit sachet de farine de maïs noué à la ceinture de son pantalon. « Jambo yenu » « Jambo sana ». Nous échangeons une salutation. Notre présence ce soir ne semble pas les étonner. Les enfants circulent dans la grande cour en terre battue, toujours un carton sous le bras et toute la vie est concentrée autour des braseros de fortune : 3 briques à la verticale, espacées, une boîte et dans le meilleur des cas une casserole posée dessus. Les enfants se regroupent par 4, 5 ou 6. On mélange ce qu'on a trouvé dans une même casserole, seul le bukari, sorte de semoule à base de farine de maïs, est préparé à part. C'est l'unique repas de la journée qui se prépare-là. On alimente le feu avec des petits morceaux de carton, il faut en remettre sans cesse pour arriver à une température suffisante. Quand tout est prêt, les enfants mangent autour de leurs braseros respectifs, le bukari est disposé sur un couvercle de poubelle en plastic, un plat communautaire idéal... Ce repas est le fruit de tous les efforts de la journée : Lucien a gagné un peu d'argent en portant des bidons de 20 litres d'eau au troisième étage d'un hôtel (l'eau courante ne montant pas jusque là) ; dix bidons = 100 francs congolais. C'est à dire un chou ou un pain. Kapita a vendu des sacs en plastic au marché. Les enfants qui ont choisi de venir ici ce soir dormiront dans des grandes salles couchés sur leur carton. Arnold, un des éducateurs de Bakanja en comptabilise 219 ce soir. Il y a les centaines d'enfants qui sont restés dans la rue et que nous allons rejoindre. Il est bientôt 21 heures. Deux éducateurs resteront avec les enfants à Bakanja , et deux autres sortiront avec nous.

Nous sillonnons les rues à pied ; en route les jeunes garçons surgissent de partout, la ville est à eux. Ils ont l'habitude de voir les deux éducateurs et nous suivent volontiers, ils ont entre 6 et 12 ans, peut être plus, un petit me talonne : « Je voudrais bien aller à l'école ; est ce que tu vas m'inscrire ? » Un peu plus loin, Gélors a peut être 10 ans, il est ivre. Les autres rient, « Il a pris du valium et du lutuku (eau de vie de maïs à plus ou moins 60°) ; il en a bu beaucoup, Gloria aussi était ivre, toi aussi, toi aussi ». Chacun se renvoie la balle et nous comprenons que la pratique est courante.

Devant la poste il y a une bagarre entre filles, c'est une question de dette ; Sarah accuse l'autre d'avoir le sida : « Le sida on l'a toutes et on va toutes mourir... ». On trouve d'autres filles un peu plus loin, elles se laissent aborder, plutôt confiantes, il y en a d'autres dans les caves de la poste, les militaires nous empêchent d'entrer. Dans l'obscurité complète au fond du marché nous trouvons un groupe de filles et de garçons autour d'un feu, visiblement drogués ; ils nous disent qu'ils ont faim. Gisèle, une toute petite fille, dort derrière une table, à côté d'un gardien de nuit, sa grande sœur a payé le gardien pour qu'il la protège. Vers 1h du matin, nous rentrons à Bakanja ; en dehors des enfants, nous n'avons rencontré que des militaires et des gardiens de nuit.

Nous trouvons sur notre parcours des petits groupes d'enfants endormis les uns sur les autres pour se protéger du froid de la nuit et de l'insécurité. Il faudra se lever avant le jour pour échapper aux coups des passants et des forces de l'ordre. »

De sortie en sortie on a repéré où étaient les filles souvent cachées pour être en sécurité et on sait où les retrouver. Ces enfants ont des habitudes, dans les caves de la Poste, aux Beaux-Arts il y avait un espace un peu abrité où elles se cachaient. On savait les retrouver et elles nous attendaient. On sortait 1 ou 2 fois par semaine. Dans la journée aussi c'est surtout Soeur Denise, une soeur congolaise qui allait souvent rejoindre les enfants souvent au bord de la rivière. Il y a beaucoup de

rivières. Sur les dessins on voit les enfants couchés au bord de la rivière parce qu'il y a de l'eau on peut se laver, etc. Souvent dans la journée on trouvait des groupes au bord de la rivière.

Un jour je suis allée à une visite avec Denise près du zoo et on a trouvé un groupe de garçons et filles de plus ou moins 12 ans qui nous ont accueilli un peu cachés dans les arbres, accueillis très chaleureusement en disant « on est ici parce qu'on a l'eau courante » et c'était un caniveau. Mais un accueil... Je me dis que ces enfants ont gardé des valeurs congolaises; Quand une famille va bien il y a des valeurs de l'accueil on partage ce qu'on a. Ils ont pris 2 seaux qu'ils ont retourné; l'un a pris son blouson et l'a mis sur un seau et l'autre a mis une chemise et on a pu s'asseoir. Ils avaient une mangue qu'ils ont lavé dans le caniveau en disant on a l'eau courante et un grand couteau pour l'éplucher. Ils ont offert ce qu'ils avaient et on a pu partager avec eux ce qu'ils vivaient de jour et de nuit.

C'est bouleversant tout ça.

De sortie en sortie on s'est dit « c'est pas possible de rester comme ça ». La communauté... tout le monde a réfléchi à cette question. On a commencé à sillonner notre cité de Lubumbashi pour voir si on trouvait un lieu où elles pourraient venir se laver, manger, peut être dormir et c'est comme ça que nous avons trouvé la maison Katimel.

Pourquoi a-t-on choisi celle-la? Il y a d'autres maisons pas toujours en bon état mais dans la cité il y a souvent des inondations à la saison des pluies, l'eau monte, etc... Celle-là était un ancien bar qui datait de la colonisation belge. Il n'était pas en bon état mais un peu surélevé ce qui fait qu'on n'avait pas cette crainte d'être inondée à la saison des pluies. Il n'y avait presque pas d'ouverture, de fenêtre; le toit fuyait mais on a dit « bon, le prix est abordable ». On avait reçu un don qui correspondait au prix de la maison. C'est comme ça qu'on a commencé à Katimel avec pas grand chose mais les enfants on leur disait quand on sortait « si vous voulez venir dans la journée vous laver, faire la cuisine. etc vous pouvez venir ». Donc elles venaient d'elles même. Peu à peu ça s'est dit même les mamans du marché quand elles voyaient les enfants trainer, venaient avec eux et c'est comme ça qu'on a commencé avec les moyens du bord, avec des nattes, des draps, des tissus et grâce aux dons on a pu aménager la maison.